Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 72 (1943)

Heft: 2

Artikel: Le Tibre

Autor: Wagnière, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040752

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des nouveautés pédagogiques qui ont... cinquante ans

Nous connaissons tous Pestalozzi et nous ne lui ménageons certes ni nos éloges ni notre admiration. Mais qui connaît Don Andrés Manjon (1846-1923), l'apôtre des *gitanos* de Grenade ? Les uns se défient des procédés pédagogiques nouveaux, les autres s'en entichent, d'autres s'abstiennent ; nous les croyons nouveaux ; nous croyons qu'ils ont été inventés à Genève, à Bruxelles, en Amérique, cités et pays de progrès... discutables. Nous ignorons qu'ils furent mis en pratique dans cette Espagne que nous jugeons arriérée, dans des centaines d'écoles, sur des dizaines de mille écoliers, avant le XXe siècle : écoles de plein air, enseignement par les jeux, rédactions libres, dramatisations historiques ou autres, grammaire apprise... par les pieds (c'est-à-dire par figures et mouvements), rythmique, et nombre d'autres « innovations » qui ont compté justement cinquante ans en été 1938, « innovations » qui vont beaucoup plus loin que celles que nous proposent Genève et Bruxelles et l'Amérique ; nous méconnaissons nos richesses. Elles ont trouvé leur génial inventeur en un prêtre, fort pauvre (encore qu'il fût chanoine), l'apôtre des enfants pauvres, abandonnés, de Grenade, le fondateur des *Ecoles de l'Ave Maria*, en 1888. Ces nouveautés pédagogiques, il les a pratiquées, et dans des conditions inouïes de dénuement et d'ingéniosité, en des classes de cent enfants et plus à la fois, avec un succès qui tient du prodige, une abnégation qui tient de la sainteté. Et, pour qu'on le connaisse et pour célébrer le cinquantenaire de ses écoles, je ne saurais mieux faire que de traduire quatre pages d'un mémorial hebdomadaire dont il se servait pour former ses collaborateurs et renseigner ses amis et bienfaiteurs. Celles-ci datent de 1901.

MGR E. DÉVAUD.

Le Tibre

Beaucoup de voyageurs vont à Rome sans voir le Tibre ou du moins sans le regarder. Les guides nous énumèrent les quinze ou seize ponts qui le traversent, mais ils ne nous disent rien du fleuve lui-même. Il ne figure pas dans la liste consacrée des attractions et des curiosités. Parmi les centaines d'écrivains qui ont décrit Rome, beaucoup, et entre autres Taine et Chateaubriand, le mentionnent à peine. Sans doute, il n'a pas la largeur imposante ni la majesté souriante de la Seine à Paris, ni l'aspect de puissance de la Tamise avec les grands navires qui, à chaque heure, arrivent de tous les points du monde, jusqu'au cœur de Londres.

Le Tibre, qui ne traverse aucune ville avant Rome, fut pendant des siècles, par ses crues subites et redoutables, une menace constante pour la cité. En quelques jours, en quelques heures, son cours s'élève

jusqu'à 15 mètres, une fois même à 18 mètres, au-dessus de son niveau normal. On l'a vu inondant le Corso, transformant en un lac la place du Peuple d'où émergeait seul l'obélisque d'Héliopolis, arrivant jusqu'à la place du Panthéon et noyant de ses eaux le pied du maître-autel de ce temple célèbre.

Le 28 décembre 1870, trois mois après l'entrée à Rome des troupes italiennes, l'inondation fut terrible. A 5 heures du matin, les eaux arrivaient à la via Flaminia et recouvraient peu à peu toute la partie basse de la ville. On allait en barque sur la place d'Espagne. Le petit peuple vit dans cette catastrophe, qui coûtait à la ville des millions de dommages, le doigt de Dieu, effet de l'excommunication du pape Pie IX contre le souverain envahisseur. Le roi Victor-Emmanuel, qui n'avait pas suivi ses troupes à Rome, y vint tout exprès le 31 décembre pour témoigner sa sympathie à la cité inondée et désolée. Il y signa le décret prenant acte du plébiscite romain pour le rattachement de Rome à l'Italie.

De tous temps, le Tibre fut un grave souci des gouvernements. Jules César avait eu l'idée d'en détourner le cours et de le faire passer derrière les collines de la rive droite. Garibaldi avait repris l'idée, dix-huit siècles plus tard, en faisant valoir que le desséchement du lit du fleuve mettrait à jour les trésors jetés de la rive par les barbares et entre autres le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem, précipité dans le Tibre, dit-on, près du pont Molle par l'empereur païen Maxence, le jour de la mémorable bataille qui donna le monde au christianisme. Les deux dictateurs, César et Garibaldi, n'ont pas pu réaliser ce projet insensé et ce fut heureux pour le respect de la Ville éternelle, pour la beauté singulière de sa noble figure.

Après d'innombrables études, le gouvernement se décida à construire des quais afin de contenir les débordements du fleuve. Les travaux, confiés à une entreprise suisse, furent achevés au commencement de ce siècle. Et le Tibre qui traversait Rome autrefois entre des rives sablonneuses, dorées et familiales, roule maintenant entre les murailles officielles de ses actuels parapets, au grand détriment du paysage.

* * *

Quand on descend le Tibre jusqu'à la mer — une trentaine de kilomètres — on croise des navires de faible tonnage qui remontent jusqu'à l'entrée de la ville, au port de Ripa Grande. Ils sont entrés dans le fleuve par le canal construit par Trajan et qui s'ouvre sur la côte au port de Fiumicino. Car le lit du fleuve près de la mer est obstrué par des bancs de sable. Son cours ici se ralentit. Il semble hésiter à mélanger ses eaux jaunes aux grands flots bleus frangés d'écume blanche qui s'étendent à l'infini sous le ciel.

Ce qui se fait moins, c'est de remonter le Tibre en amont de la ville. Si l'on ne dispose pas d'un bateau à moteur dont le bruit insup-

portable trouble la beauté des rives, il faut recourir à l'aviron. Mais un homme seul, avec un canot même léger, ne saurait remonter très loin. Une solution est de charger un canot léger sur un camion ou sur le toit d'une automobile et d'attaquer le fleuve le plus haut possible pour le redescendre au fil de l'eau en ramant lentement, afin de diriger la marche de l'embarcation.

Le tableau est incomparable, la solitude complète. Le fleuve coule grave et lent, entre des berges boisées. On pourrait se croire sur un autre continent. Sur d'immenses parcours, pas une maison, pas un homme, tout au plus, à de très longues distances, la barque d'un pêcheur. On ne voit rien de la campagne environnante sauf parfois, au sommet des peupliers, chênes verts et hêtres qui bordent le fleuve, la ligne douce d'une colline lointaine. On n'entend que le clapotement léger et doux de l'eau sous les haies, la vague rumeur des roseaux et, de temps à autre, les cris d'un épervier ou d'un vol de ramiers.

La rive boisée s'interrompt à l'issue de quelque ruisseau des champs ou d'un gros torrent comme l'Aniene qui arrive de Tivoli, ou encore sur quelque grand banc de sable où vient s'abreuver un troupeau silencieux de bœufs aux longues cornes ou de cavales à demi sauvages.

Sur un rocher qui domine le fleuve, se dresse une tour en ruine. On approche de la ville. Voici des maisons, des barques, des baigneurs et soudain le pont Molle avec ses quatre statues. C'est dans ce champ, près du pont, que Constantin vit briller dans le ciel la croix du Christ : *In hoc signo vinces.* Et Rome apparaît avec le bruit de ses rues et les cloches de ses quatre cents églises. Le dôme de St-Pierre domine à l'horizon. Et le fleuve que vous avez suivi, libre et solitaire dans son cadre de verdure, le fleuve que tous les Césars n'avaient pu vaincre, s'engouffre et tournoie entre les murs monotones et tristes de ses quais. Mais il garde, même au centre de la ville, sa fière allure de libre enfant de la montagne. Il reste menaçant. Fleuve rustique et sauvage, il arrive roulant encore dans ses eaux jaunes la boue des champs. Il ressort de la ville couvert de gloire, le plus illustre des fleuves.

(Gazette de Lausanne.) GEORGES WAGNIÈRE.